

Chenille

Cette histoire est dédiée à mon épouse Cathy
pour son aide persévérante et de sa présence attentive.

Les évènements, les lieux et les personnages de ce roman
sont **fictifs**
Et leurs propos n'engagent qu'eux-mêmes.

Ce livre a été pulié via Bookelis

Tous droits réservés pour la France et l'étranger.
Reproduction globale ou partielle interdite.

Photo de couverture de l'auteur.

CHAPITRE UN

(Dans lequel Maître Chenille s'égare)

Dans le soir humide de ce mai finissant, une voiture resplendissante et magnifiquement entretenue glisse sur l'asphalte bleuté. Le ronron doux et rassurant qui en émane laisse bien augurer quant à la perfection de l'industrie allemande et la fiabilité de ses moteurs. Ce monstre de technologie vous procure la même sérénité que le sommeil tranquille d'un chat endormi sur vos genoux.

Depuis plusieurs heures déjà, le puissant véhicule se propulse à travers un paysage majestueux. Les forêts succèdent aux champs et, au détour des vallonnements, se découvrent des sites enchanteurs qui flamboient dans l'éclairage orangé du soleil couchant.

Pierre, le chauffeur, imperturbable derrière son volant, conduit l'auto de main de maître. Il laisse la voiture automatique aller son chemin, corrigeant sa trajectoire par petites touches du bout de ses doigts gantés : il est le pointilliste de la conduite.

Pointilleux, aussi ! Son application et son amour du travail bien fait lui font piloter le somptueux véhicule avec une méticuleuse précision. Prévoyant, il évite soigneusement les nids-de-poule et autres obstacles émaillant son chemin. Bref, il opte toujours pour la trajectoire idéale, sachant que « bien conduire », c'est avant tout « bien *se* conduire ». Il pilote avec son cerveau et non avec son système nerveux.

Ainsi, Pierre conduit-il Maître Chenille dans un confort ouaté que celui-ci apprécie immensément. Ce dernier a pour Pierre un respect que l'on rencontre peu entre patron

et chauffeur. Chenille a bien compris que Pierre l'apprécie en tant qu'homme. Il le traite comme un être humain fragile et délicat et non telle une vulgaire marchandise.

Après tout, il est naturel d'être attiré par un *aimant* !

Ainsi, le maître se conduit en maître et le chauffeur en chauffeur, chacun jouant son rôle sans jamais défaillir ; il s'agit d'une sorte de jeu d'endurance.

Pierre s'est habitué à la lumière allumée dans l'habitacle, à l'arrière, pendant que Maître Chenille lit les journaux ou qu'il travaille sur son ordinateur, car il travaille beaucoup en voiture. Il le dit d'ailleurs volontiers : la vie, c'est le mouvement, tout ce qui ne bouge pas est mort !

Son cerveau n'est jamais en repos et il dort très peu. Son chauffeur également, puisqu'ils sont toujours ensemble.

Si le chauffeur chauffe le moteur, il s'arrange pour refroidir la fougue de Maître Chenille lorsque celui-ci s'emporte ou s'inquiète : il le tempère, il tempore, il est son climatiseur ! Il est comme ces majordomes qui semblent être nés avec le château, constants, attentifs, flegmatiques, inamovibles et même, n'y allons pas par quatre chemins, éternels !

Pierre fait partie des meubles, il s'intègre à l'environnement. On ne le voit, ni ne l'entend beaucoup : il est le caméléon de l'assistanat. Il est là, tout simplement, il assure la permanence. C'est sa principale qualité : être présent.

Pierre est prêt à être prêt, comme une sorte de scout attentif et déferent. Sempiternellement en attente d'un besoin, il surveille son patron du coin du rétroviseur

central.

Confortablement installé à l'arrière droit de l'automobile, Maître Chenille étudie un de ces journaux dans lesquels il déniché de bonnes enquêtes. Il profite largement du paysage qui s'offre à lui, bénéficiant d'une vision panoramique depuis que Pierre, lors de son entrée en service, l'a habitué à ne plus avoir devant les yeux l'appuie-tête du passager avant. Pierre lui demande s'il le désire ou non, car il sait combien cet appuie-tête crée une ambiance intime en occultant le paysage, un cocon ! Le fauteuil avant droit ayant été refoulé le plus loin possible vers le tableau de bord, Maître Chenille jouit d'un vaste espace clos, au sein duquel ses neurones peuvent gambader tout à leur aise.

Son ancien pilote n'était pas aussi méticuleux, qui laissait ce coussin protecteur en place. Maître Chenille n'avait jamais pris garde à ce détail et ne se doutait pas des améliorations que lui apporterait ce nouveau venu grâce à des petits riens, des petits *trucs* de chauffeur.

Effectivement, son précédent conducteur, Dom Rémy Solfalasi, était italien et, comme il parlait avec les mains, il conduisait avec la bouche, donc comme un pied ! Il est inutile de dire que sa conduite s'en ressentait. Ce personnage indélicat avait été sauvagement assassiné par un client mécontent de se voir accusé par le Maître. Client qui finit pour cela doublement en prison : pour le meurtre du chauffeur et pour l'accusation du détective, qui s'était avérée exacte.

Pierre est là depuis deux mois et demi et apporte un important regain de tonus à Chenille. Ce dernier a déjà l'impression de l'avoir à ses côtés depuis toujours.

Pierre, ayant une vue extérieure et claire des événements et des situations, lui prodigue à mots comptés des conseils de bon aloi. Il n'est pas directement concerné par le métier de son employeur et son travail effacé consiste justement à tout observer avec discrétion. Il prend note des moindres détails sans se laisser influencer par des considérations personnelles. S'il juge nécessaire d'émettre certaines remarques, toujours judicieuses et positives pour son patron, il les énonce avec une grande prudence et une forte réserve. Cela lui confère cette impartialité de jugement qui est l'un des grands attraits de cette profession ; une de ses plus belles qualités, sans doute.

Le patron, lui, reste distant. Malgré tout, il semble apprécier le jugement simple et sain de son employé, sa clairvoyance !

Ce fort recul, dans son observation, procure à Pierre une certaine sagesse dont son patron tient compte pour élaborer ses hypothèses.

Pour le moment, il leur faut arriver avant la nuit et, insensiblement, Pierre augmente la vitesse !

*

Maître Chenille réfléchit aux événements de la journée et surtout à sa dernière visite, deux heures auparavant :

- Pierre, appelle Maître Chenille, que pensez-vous de toute cette histoire ?

- Si Monsieur veut bien me permettre, mon opinion reste sans doute d'un piètre intérêt ! répond Pierre, obséquieux, mais on sent qu'il se force, qu'il bride sa spontanéité naturelle.

- Donnez-moi votre avis sans réserve, Pierre, nous ne

sommes plus au dix-neuvième siècle, que diable !

- Si Monsieur veut bien m'autoriser à émettre un point de vue strictement personnel, je trouve que la femme de chambre est bien légère !

Prenant conscience que ce mot peut être entendu à double sens, il se reprend :

- ...Je veux dire que la femme de chambre a l'air de prendre son travail bien à la légère. Ne semble-t-il pas à Monsieur ?

Maître Chenille se surprend soudain à n'y avoir pas songé. Tiens ! C'est vrai que la femme de chambre est bougrement légère : n'a-t-elle pas ouvert la porte à un inconnu, qu'elle a laissé pénétrer dans l'appartement de ses employeurs, à onze heures du soir ?

Les intérêts des employeurs et des employés seront toujours divergents, voire carrément opposés. Toutefois, s'il est une valeur sur laquelle tout le monde s'accorde parfaitement, c'est le service ! Et ce service, pour les deux parties, doit être exécuté exactement de la même manière. C'est un langage codé que chacun s'ingénie à respecter.

Or, la femme de chambre avait craqué pour ce bel inconnu aux moustaches prometteuses dont elle pressentait la caresse un peu piquante sur quelque endroit sensible de sa personne et elle l'avait laissé entrer.

C'était une faute professionnelle grave !

Il s'en était suivi que la soubrette avait été droguée et la maîtresse de maison, trucidée.

- Pierre, pensez-vous que la femme de chambre puisse avoir pris part au complot ?

- À mon sens, elle pourrait bien être dans le coup, oui !

- Merci, Pierre, dit Maître Chenille.

Il demeure un instant hébété par cette révélation qui ne

l'avait pas effleuré une seconde.

Il tarde à Maître Chenille d'arriver à destination. Ils ont quitté Paris au petit matin et se sont arrêtés à Reims pour voir ce client dont l'épouse a été assassinée la nuit précédente.

Dès son arrivée sur les lieux, il a constaté que son client et ami, Albéric Zackourt, semblait peu perturbé par le meurtre de son épouse. Chenille s'attendait à rencontrer un homme effondré, en larmes. Il avait retrouvé un personnage grand et trivial, à l'égo surdimensionné et possédant la corpulence de la réussite. Ses cheveux noir anthracite, plaqués à la gomina, rayonnaient autour d'une calvitie découpée comme une crique dans les falaises de Provence. Sa lippe jouisseuse pendait, concave, en tuile humide. Chenille avait lu dans son regard vif et matois une totale absence d'émotions. Son épouse venait d'être assassinée et il semblait moins ému que si le chien du voisin était passé sous l'autobus de huit heures trente-deux !

Tout de même, Chenille notait qu'il l'avait appelé à son secours. Il en avait été si surpris que son attention s'était entièrement focalisée sur le bonhomme et, à cause de ça, il n'avait pas pris garde à cette satanée soubrette.

Pourtant elle méritait le détour !

D'abord, parce qu'elle était très jolie : ses longs cheveux d'or bouclés, d'une luminosité étourdissante, rappelaient le miel le plus pur ; ses yeux clairs dont l'iris pétillait comme du champagne de bonne cuvée, étaient tout simplement enivrants ; sa bouche épaisse, mais sans excès, était soulignée par l'ourlet des lèvres dont la doucine vous mettait en émoi, sous un nez légèrement

retroussé, hardi, coquin, mutin ! Sa peau veloutée, légèrement ambrée, au blond duvet très fin, faisait ressortir la pigmentation caramel des taches de rousseur. Tout le reste suivait avec son cortège d'épaules harmonieuses, de cou de cygne et de hanches de violoncelle, lui donnant une prestance étonnante de femme-orchestre.

Tous les lieux communs se regroupaient en une seule individualité, mais pour quel résultat ! De cette accumulation de lieux communs naissait une personne vraiment peu commune.

Votre regard s'attardait au gré de sa plastique et l'émoi consécutif n'était pas le moins charnel. L'ivresse était causée par l'esthétique époustouflante de l'ensemble. Vous admiriez une œuvre d'art ! Vos yeux douloureux erraient désespérément au gré de ses courbes, cherchant en vain un endroit où se reposer. Un état de quasi hypnose vous empêchait de comprendre quel était ce détail qui enfantait cette beauté si particulière qui vous fascinait.

L'affaire était entendue, Chenille l'avait remarquée, mais pour ce que son apparence apportait à l'Art plus que pour la part active qu'elle aurait pu prendre à l'affaire. Grossière erreur !

- Cher Albéric, avait dit le Maître, quelles étaient vos relations exactes avec la victime ?

- Vous savez fort bien qu'il s'agit de ma femme, mon ami !

- Je voulais dire : dans quels termes étiez-vous ?

- Pas fort, je vous l'avouerai. Cette idiote s'était entichée d'un bonhomme assez bizarre. Une espèce de gourou. Vous savez : le genre qui entre dans votre vie en douceur, s'y installe sans en avoir l'air et finit par prendre toute la place, votre épouse et vos biens en fin de compte.

- Par définition, un gourou n'est pas un pique-assiette, mais un maître à penser ! précisa Chenille. En voulez-vous à votre femme ?

- Votre question possède le mérite d'être directe, dit Zackourt, devant cette accusation à peine déguisée. Non, je ne lui en voulais pas ; pour ce qui restait entre nous ! D'ailleurs, je la mettais en garde contre la rapacité potentielle des êtres ! Mais, vous savez ce que c'est, à partir d'un certain âge, les femmes inactives s'investissent dans n'importe quelle occupation pour trouver une motivation. Le premier type qui passe avec sa bonne mine, une belle queue, de belles promesses ou une idée alléchante les embarque aussitôt dans son sillage. Et c'est d'autant plus vrai si cette idée est mystique. Croisière d'automne !

- Est-ce qu'elle tenait compte de vos avertissements ?

- Pas le genre ! Vous l'aviez rencontrée une fois, me semble-t-il ? répliqua Zackourt pour signifier que la question était superflue.

- Oui, répondit Chenille, lors de l'inauguration de votre fabrique de meubles. À propos, c'est sympathique à vous de m'y avoir invité. Effectivement, votre épouse m'avait paru, alors, être d'un caractère plutôt illuminé. Mais, excusez-moi de vous poser cette question : qui hérite ses biens, vous ?

- Oui, aux dernières nouvelles, c'est moi. Mais allez savoir ! Souvent femme varie, peut-être a-t-elle modifié son testament depuis sa rencontre avec ce type. Avec toutes ses lubies, je ne me serais certainement pas laissé aller à la tuer pour son héritage.

- Parce qu'en d'autres temps... ? sous-tendit Chenille.

- Mais non, voyons ! s'exclama Zackourt en haussant

les épaules, c'est ridicule !

- Comprenez bien que je vous pose les questions d'urgence ! Je suis désolé de leur brutalité, mais...

- Faites votre métier, mon vieux ! Chacun son rôle ! Je ne vous en veux pas le moins du monde. C'est la vie !

La deuxième phrase contredisait formellement la première, mais Chenille en avait l'habitude. C'était même généralement formulé d'une manière beaucoup moins nuancée.

Il reprit :

- Dans quelles circonstances exactes ce sordide événement a-t-il eu lieu ?

- Simple ! dit Zackourt , ma fille ...

- Natacha ? tenta de se remémorer l'enquêteur.

- Oui, Natacha ! Elle est partie en Grande-Bretagne pour se perfectionner en anglais. Elle s'est spécialisée dans le Droit international et l'anglais...

- Oui, de nos jours il semble primordial de parler ce jargon ! renia Maître Chenille qui était très exclusivement pour le français. Il n'entendait pas l'anglais et comprenait encore moins le besoin qu'on puisse avoir de l'apprendre.

- Tout à fait ! Natacha est donc partie il y a trois semaines et, depuis, ma femme était tendue et semblait craindre de rester seule.

- Depuis combien de temps s'était-elle entichée de ce "gourou" ?

- Oh, lui ? Depuis six mois environ. D'ailleurs, je ne pense pas que ce type ait grand chose à voir avec son meurtre.

- Nous verrons ! Savez-vous où l'on peut trouver ce personnage ?

- À Brest, il me semble, il disait partir pour Brest, enfin,

pour la Bretagne !

- C'était quand, ça ?

- Avant-hier ! révéla Zackourt.

- Continuez !

- Ma fille partie, ma femme était devenue plus anxieuse. Je la questionnai afin de comprendre ce qui se passait. Je désirais sincèrement l'aider, vous savez ?

- Je m'en doute !

- Malgré cela, elle restait toujours très évasive. Jamais elle ne m'a donné une indication précise concernant l'origine de ses craintes. C'est la raison pour laquelle j'ai embauché une aide, de façon à ce qu'elle ait quelqu'un à portée de voix ; une femme de compagnie, plus exactement. Je pensais qu'au moins ça la rassurerait.

- Entendu ! Maintenant, parlez-moi donc de l'événement lui-même. Comment cela s'est-il passé et quelle heure était-il ?

- Deux heures du matin. Deux heures quatorze exactement.

- Albéric ! sursauta Chenille, comment diantre pouvez-vous être aussi catégorique ?

- Tout simplement parce que c'est à cette heure-ci que je suis rentré. J'ai franchi le hall à l'instant précis où la pendule frappait deux coups. Il était donc deux heures pile. Je suis monté dans ma chambre où j'ai commencé à me déshabiller, lorsque j'ai entendu un cri horrible qui m'a figé sur place. Machinalement, j'ai regardé l'heure. Il était deux heures quatorze, le quart a sonné alors que je surgissais dans le couloir.

- Voilà de la précision, mon cher. Au fait, où avez-vous trouvé cette bonne ? En agence de placement ?

- Non, elle s'est présentée d'elle-même à l'usine. Le

hasard, je suppose. Quant aux circonstances, voilà : lorsque je suis entré dans la chambre de ma femme, je l'ai trouvé gisant dans un marécage de sang, morte ! Un coupe-papier en bronze était planté en travers de son cou. J'ai bien pris son pouls, mais c'était tout à fait inutile : plus rien ! Finie ! Partie !

Chenille acquiesça silencieusement en hochant le chef avec commisération ; condoléances.

- La femme de chambre n'est pas venue à mon appel, alors je me suis rendu chez elle. Je l'ai réveillée avec de grandes difficultés. Elle semblait médicamentée. Pourtant, elle ne prend pas de somnifères.

- Quelle a été sa réaction ?

- Oh ! Elle est proprement tombée dans les pommes quand elle a vu ma femme. Il en faut peu aux jeunes de maintenant.

- Tout de même, Albéric ! La scène devait être très impressionnante, car votre femme a dû saigner énormément ?

- Une véritable horreur ! Vous pensez, la lame a traversé la carotide. Le sang avait giclé à trois bons mètres.

- Vous avez dû l'interroger, je suppose ? demanda Chenille, afin de distraire le cours tumultueux des visions de son client dont les yeux roulaient en tous sens. Enfin un petit signe d'émotion. Mais son tempérament impétueux reprit vite le dessus ; un sanglier dans les halliers !

- Bien sûr ! Elle m'a dit avoir rencontré en ville un homme aux fortes moustaches qui l'avait favorablement impressionnée. Il l'a baratinee de telle sorte qu'il a décroché un rendez-vous avec elle dans la soirée. Elle l'a laissé entrer chez nous à vingt-trois heures, c'est du moins

ce qu'elle m'a affirmé.

- Et ensuite ?

- Il l'a embrassée et il est parti presque tout de suite en lui donnant rendez-vous pour le lendemain, qui est son jour de repos.

- L'a-t-elle vue ressortir ?

- Je n'ai pas pensé à lui poser la question !

- Je suppose qu'elle a fait cette même déclaration à la police ?

- Très certainement ! Nonobstant le meurtre, le motif, surtout, reste pour moi une énigme. C'est incompréhensible, car rien, vous m'entendez, rien n'a été dérobé !

Maître Chenille ne mouftait pas ! Il se rendait compte que son client était rentré juste avant le meurtre et qu'il se trouvait malencontreusement seul avec la victime à l'heure précise où, à quelques secondes près, celle-ci passait de vie à trépas. La cause allait être difficile à éclaircir, car, sans témoins, il serait délicat de réunir des preuves de l'innocence d'Albéric.

Chenille n'avait pas de tendresse particulière pour cet homme. Ils avaient étudié ensemble et avaient eu des aventures de conserve, mais ils n'étaient pas très liés. Leurs personnalités profondes se heurtaient à de pauvres détails qui les empêchaient de devenir réellement intimes.

Il leva les yeux et regarda Zackourt bien en face ! Ce faisant, il vit passer Pierre, dans le couloir, qui lui fit un petit geste d'intelligence pour lui signifier qu'il redescendait à la voiture.

D'où il pouvait bien revenir ?

- Je vais être direct avec vous, Albéric ! Je suis vraiment très embêté. Pouvez-vous me donner une raison

valable pour que je croie, moi, en votre innocence ?

Chenille se souvient que la voix de Zackourt était ferme et d'une clarté parfaite lorsqu'il répondit, avec la plus grande franchise :

- Non, mon ami : pas la moindre ! À ma connaissance il n'y a pas de témoin direct. Quand j'ai réveillé la bonne, elle était en pyjama.

“ À ce propos, vous savez que je dors nu ? Je hais cet accoutrement imbécile. Déjà, rien que le nom ! Je considère le pyjama comme un uniforme rébarbatif d'hôpital des plus déplaisants. Dormir en pyjama à rayures est pour moi une infamie. À chaque fois que j'ai été obligé d'en utiliser un, je me suis réveillé avec la sensation d'avoir un boulet à la cheville ; le bagnard du sommeil, en somme !”

- Mais encore, Albéric ? grinça l'enquêteur dont il était difficile de détourner l'attention avec des gamineries de ce style.

- Oui, pardon, on n'en a rien à secouer des pyjamas, dit Zackourt. La bonne est arrivée, complètement dans les vapes. Elle dormait profondément, c'est certain. En plus, c'est mon propre coupe-papier que le meurtrier a utilisé. Bon sang de bois ! Un coupe-papier en bronze signé *Barye*, qui représente un éléphant buvant du thé dans une mare. C'est sa trompe qui sert de paille et de lame. Taché de sang comme il l'est maintenant, il est foutu. Vous savez combien c'est corrosif, le sang !

- Et votre femme ? demanda Chenille pour compenser la légèreté morale d'Albéric et se demandant, avec un léger retard : pourquoi diable du thé ?

- Dans un sens, je regrette infiniment ce qui lui est arrivé. Nous avons quand même passé plus de vingt-cinq

ans ensemble et nous avons vécu des moments sensationnels. On n'abandonne pas un attelage pareil de bon cœur. Mais, à mon avis, elle n'a eu que ce qu'elle a cherché, j'en suis convaincu.

- Et vous trouvez que ce genre de laïus plaide en votre faveur ? sursauta le détective.

- Non, pas vraiment, mais *c'est* la vérité ! Allez donc faire comprendre toutes les nuances de la vérité à un jury, vous ! Allez savoir dans quelle histoire tirebouchonnée elle s'est compromise, le saura-t-on jamais ?

L'expression "tirebouchonnée" mit la puce à l'oreille de Maître Chenille :

- Est-ce qu'elle buvait ? s'enquit-il.

- Pas que je sache ; en cachette, peut-être ?

- Bon, on reviendra là-dessus plus tard, dit Maître Chenille en s'approchant de la fenêtre du premier étage. Il jeta un coup d'œil à l'extérieur et vit Pierre à son volant, en grande discussion avec une personne assise à son côté, qu'il ne distinguait pas. Dans la perspective plongeante, cette dernière était cachée par le toit de l'automobile. Il n'apercevait que ses jambes gainées de bas fumés, terminées par d'audacieuses bottines. Jolies, certes ; et, autant les jambes que les bottines.

- Je dois me rendre d'urgence à Nancy et il me faut partir sur-le-champ, reprit Maître Chenille. Je m'arrêterai chez vous en revenant... attendez... on est mardi... disons jeudi à dix-huit heures ? Serez-vous là, Albéric ?

- Sans aucun doute, je suis chez moi tous les soirs ! badina Zackourt avec nonchalance.

- Oui, tous les soirs... dit Chenille, pensif : sauf celui du meurtre ! trancha-t-il insidieusement. Ah ! Ça ne va pas être du cake, votre histoire. Bon, il faut que j'y aille ! D'ici

mon retour, trouvez une ou deux babioles qui plaideraient en votre faveur. Tout au moins un alibi valable. En attendant, eh bien, battez à Niort, mon vieux ! C'est tout ce que je peux vous conseiller.

Ils échangèrent une rapide poignée de main, car Maître Chenille, ayant horreur de l'anglais, ne pouvait pratiquer le shake-hand à sa guise !

L'enquêteur s'engagea dans l'escalier et Albéric le regarda descendre d'un œil distrait, déjà occupé par d'autres soucis, semblait-il. Ce n'est qu'en prenant pied sur le marbre gris aux veinures rosées du hall que Chenille se retourna. Il lança un rappel de la main à son client et lui précisa :

- À jeudi, six heures, Albéric ! Tâchez d'être ponctuel ! Puis, il fit encore mine de partir, et, sur une brusque volte-face, lui demanda d'un ton badin :

- Ah, oui ! Tant que j'y pense, où étiez-vous jusqu'à deux heures quatorze du matin ?

- Quelles deux heures quatorze ? demanda Albéric, surpris, sortant de la torpeur qui, déjà, l'envahissait.

- La nuit du meurtre de votre femme, vous êtes rentré à deux heures quatorze du matin, m'avez-vous dit !

- Heu, oui ! bredouilla Albéric en brassant ses idées comme un moine belge un moût de gueuse.

- Oui ! Je vous pose la question : où donc étiez-vous jusqu'à cette heure-là ?

Pris au dépourvu, le marchand de meubles de style clappa de la mâchoire comme un poisson tiré hors de l'eau : l'hameçon était engagé.

Il répondit en bégayant :

- Tout d'abord, je, je suis passé à mon cercle !

- Votre cercle. Oui ! Et vous y restâtes jusqu'à quelle

heure ? demanda cyniquement Chenille !

- À peu près vingt-deux heures !

- Et ensuite ?

- Franchement, s'énerva l'industriel, est-ce que cet interrogatoire est bien nécessaire ?

- Albéric, si vous me cachez quelque chose, ça vous retombera fatalement dessus au cours de l'enquête ou de l'instruction, s'emporta soudain Chenille. Allez ! Déballez, mon vieux, déballez ! Rien de ce que vous pourrez dire ne sera plus grave que l'assassinat de votre femme !

Hésitant, son vis-à-vis le regarda d'un œil atone et, lui qui avait appelé Chenille à la rescousse, sembla se demander s'il pouvait lui faire confiance. Il oscilla quelque peu, pendule indécis, puis chut.

- En fait, mon cher Thaéfasse, depuis dix-huit ans mes relations avec Mme Zackourt étaient devenues complètement platoniques. Elle prenait son pied avec son gourou, le pied de la tête en quelque sorte. Déjà, avant de le rencontrer, elle s'était embarquée dans des histoires de tarots et autres délires pseudo spirituels.

- Qu'entendez-vous par pseudo spirituels ?

- Je crois, mon cher, que la vraie spiritualité trouve son accomplissement dans les trois moteurs que sont le travail, l'amour et la nourriture : la trinité qui génère la Vie. Il n'y a que cela d'important. Tout le reste : les croyances officielles ou le besoin d'appartenance à un groupe quelconque, c'est du lavage et du gavage de cerveau. Même la science n'a aucun intérêt, puisque lorsqu'on découvre un antidote, une nouvelle maladie apparaît, c'est notoire ! Le monde marche, la terre tourne, laissons-les fonctionner sans couper les cheveux en quatre. Sans tout

compliquer.

- Développez, Albéric, vous commencez à m'intéresser !

- Ce que je veux dire, c'est que l'homme a besoin de merveilleux. Il n'y a qu'à voir son engouement pour les histoires fantastiques, les fées, les magiciens, les super héros... l'humain ne sera jamais sevré, il a besoin de se créer un père de substitution qui le récompense ou le punisse s'il ne marche pas droit. En réfléchissant un minimum et en pratiquant l'autodiscipline, il n'en aurait plus besoin.

La vérité, c'est que l'homme a tellement peur de crever qu'il cherche par tous les moyens une idée de survie. Il s'invente une âme éternelle et un dieu bienveillant dans le seul but de se rassurer ; pour bercer sa trouille colossale du vide absolu ! L'humain cherche toujours à refaire le monde, seulement, par crainte du néant, il ne génère que le chaos. Il finit toujours par produire ce dont il a le plus peur !

Voilà pourquoi je dis : *pseudo-spirituel* !

- Le spirituel est par nature impalpable ! lança Me Chenille, à tout hasard.

- Bien entendu ! agréa Albéric avec force. Seulement, si l'on remonte dans le temps, on comprend vite que c'est la peur qui a mis tout ce cinéma en marche. La seule vraie religion devrait être l'amour de la Terre, de la Vie et du prochain, parce que votre prochain, c'est vous. Mais, comme la religion est avant tout politique et que la politique n'est que du commerce : c'est toujours une histoire de fric, de froc ou de territoire.

- De froc ?

- De fierté ! D'amour propre ! Du besoin d'être le chef ;

de prouver qu'on est le meilleur. C'est l'éternelle course pour arriver le premier !

Les hommes sont des chiens qui vous pissent dessus pour délimiter leurs frontières, pour asseoir leur puissance. Croyez-vous qu'on guerroye pour des idées ? Certainement pas ! martela Zackourt avec véhémence. La politique n'a rien à voir avec la diplomatie.

Il était bigrement parti !

Le simple grouillot va peut-être à la guerre pour des idées. Las, il n'a pas le choix, le simple grouillot : ce n'est que de la chair à canon et il se bat forcément pour un idéal, pour la gloire ou son Pays. Il ne peut en être autrement. Sinon, s'il réfléchissait, il n'aurait plus l'énergie de guerroyer en constatant l'inanité des conflits. Et, mieux, il comprendrait que seuls les dirigeants, les commerçants et les marchands de canons en profitent pleinement et s'en mettent plein les poches au passage ! Il comprendrait que la guerre enrichit plus de gens qu'elle n'en tue et refuserait avec véhémence de se retrouver dans la deuxième catégorie ! Non, non, c'est pour les matières premières. Toujours !

Vous croyez que les colonies ont été conquises pour faire acte social ? Tu parles ! L'esclavage qui en a résulté le prouve drôlement bien ! Quand ce n'est pas l'or volé par les templiers, c'est le pétrole ou l'uranium récupéré par les vautours internationaux. Sans compter les diamants, le cuivre ou les bois précieux. De par mon métier, je suis bien placé pour le savoir !

Et tout ça pour quoi ? Pour arriver à supplanter le petit copain d'en face, celui qui est sans défense. Il n'y a qu'à regarder une séance du mercredi à l'assemblée, c'est exactement le même processus que dans une cour de

récréation : toujours à se chamailler, les plus forts s'attaquent aux plus faibles et ça les rend encore plus forts, en apparence. Ou alors, si c'est uniquement pour gagner des voix ou des adeptes, on a affaire à des illuminés, des fanatiques, des missionnaires. Ça n'a plus aucun intérêt et ce n'est plus qu'une histoire de préjugés, donc d'imbéciles. Vous savez, Chenille, si les gens heureux n'ont pas d'histoire, les gens intelligents n'appuient pas leur réflexion sur des préjugés.

- L'échelle de benjamin Franklin ?

- Exactement ! se gargarisa Zackourt. Ah ! Vraiment, il avait raison le philosophe qui disait que, dans quelque camp que l'on soit, l'ennemi est toujours en face. C'est peut-être bien moi, d'ailleurs. Raison de plus pour organiser un tête-à-tête entre soi et soi et ne plus juger les autres !

Maître Chenille regardait Albéric avec surprise ! Jamais il n'aurait pensé que cet homme matérialiste, nombriliste au dernier degré, fat, imbu de pouvoir et avide de bonne chère pût avoir quelque idée sur ce genre de question. En tout cas, il ne l'avait jamais abordé auparavant. Imperturbable, Zackourt, comme en chaire, continuait son exposé :

- Voyez-vous, Chenille, l'idéal serait une révolte dans la tolérance, mais c'est foncièrement utopique. Et, de toutes manières, il vaut mieux faire sa propre révolution : faire le *tour de soi-même* et évoluer, perdre cette spontanéité malade basée sur la paranoïa de l'adolescence et changer, en connaissance de cause, ce qui ne va pas dans la société.

Tout casser n'a bien évidemment aucune utilité si l'on

n'a rien à organiser à la place. On en devient vite un hors-la-loi.

En société, l'individu n'a pas que des droits, il a aussi des devoirs. Les lois sont ce qu'elles sont, on les aime ou pas, mais il faut les respecter ou l'on court à la catastrophe.

Chenille regardait sa montre, mais Zackourt :

- Paradoxalement, seuls ceux qui sont aveuglés par les œillères d'un idéal, qu'il soit politique, syndical, commercial ou religieux, ou ceux qui sont déboussolés par des convictions familiales ou des appétences amoureuses ne se remettent jamais en question. Vous savez pourquoi ? Eh bien, pour l'excellente raison qu'ils sont inaptes à repenser le système qu'ils ont intégré.

Ils en sont dépendants. Prisonniers. Drogés. Ils sont béats. Ils sont béants à ce qui vient de l'intérieur du système dans lequel ils sont enfermés. Ils voient tout à travers un filtre idéologique : ce sont des entonnoirs dans lesquels on peut verser *ad libitum* les éléments de la forme de pensée à laquelle ils sont annexés, comme une voiture fonctionne au super ou au diesel ! Si on ne leur verse pas le bon carburant, ils *beuguent* ! En fait, ils vivent dans un paradis factice, virtuel, sans aucune ouverture d'esprit sur l'extérieur. Ils cherchent une identité à travers leur appartenance à un mouvement, quel qu'il soit, et se contentent des notions qu'on leur impose sans jamais rien remettre en question. Ils confondent le mouvement dans lequel ils se trouvent et ce qu'ils sont eux-mêmes. Ils ne se rendront jamais compte qu'ils sont en réalité très différents de ce qu'ils s'imaginent être et, surtout, de ce qu'on leur affirme qu'ils sont.

Parmi eux, certains se sont tellement convaincus de la

nécessité de ce qu'ils croient, qu'ils cherchent à embrigader tout le monde. Ils sont persuadés qu'ils ont une mission ! Missionnaires de merde ! hurla Zackourt, Rambo de la croyance ! Et je dis « Missionnaires », mais, attention ! Ce terme inclut *tous* les missionnaires, ces tyranneaux : qu'ils soient publicitaires, politiques, militaires, extrémistes ou autres et même le premier venu qui, dans une conversation lambda, essaie d'imposer son point de vue à celui qui ne le partage pas d'emblée.

- Un peu comme vous actuellement, Albéric ? C'est une façon de voir ! répliqua Chenille d'une voix alcaline afin de calmer la passion dérangeante de Zackourt, à qui, soit dit entre nous, il laissait l'entière responsabilité de ses opinions.

Il avança avec un gros soupir :

- Un *supporter* pense toute la journée à son équipe fétiche et ça l'aide à vivre ! Les croyants ont au moins cet avantage d'avoir Dieu en filigrane de leur vie pour les aider à supporter les misères terrestres ; leur donner de l'espoir !

- Ouais, et bien moi, Albéric Zackourt, je vous le dis tout net : si l'on ne croit pas, il n'y a plus de misères terrestres et encore moins de détresse humaine. Il n'y a plus que la vie avec ses bons et ses mauvais moments, lesquels passent beaucoup plus vite, car on ne compte plus que sur soi-même pour les résoudre. Franchement, si l'on ne compte que sur Dieu, ça peut prendre du temps, non ? Voulez-vous que je vous dise ? C'est aussi débile que quelqu'un qui attendrait que le fantôme de sa mère lui prépare son repas. On laisse courir au lieu d'agir !

Ou bien alors... Oui, attendez, c'est ça, vous devenez brutal de peur que la situation vous échappe ! Vous savez,

toute violence, toute agressivité cache une douleur, une inaptitude au bonheur et même souvent une grande faiblesse ; une immense détresse !

- Vous iriez jusqu'à dire que ceux qui croient sont des malades mentaux ?

- Sans doute pas ! Mais il n'empêche qu'ils vivent dans un monde féérique totalement factice, puisqu'ils ne peuvent pas prouver ce qu'ils avancent.

- Alors, selon vous, Dieu ne serait qu'un bruit de couloir ? résuma Chenille.

- Il est surtout une bonne excuse pour commettre une quantité de saloperies ; voyez l'inquisition, les outrances des croisades, les attentats, les guerres de religion, l'impudeur des colons, etc.

Bon, mon cher Thaéfasme, il me faut retourner travailler, j'ai en ce moment une préparation de mobilier pour un château du Loir-et-Cher et c'est assez complexe. Bonsoir ! conclut Albéric en tendant la main à Chenille.

Maître Chenille s'en saisit et la lui tint fermement. Il n'était nullement dépassé par le tumulte de la marée verbale qui cascada à grands flots de la bouche écumante de passion de son vis-à-vis. Il avait depuis longtemps pris l'habitude de faire du rafting sur le bouillonnement confus de la pensée d'autrui et n'avait pas perdu sa question initiale de vue.

- Al-bé-ric...! reprocha-t-il entre ses dents serrées, en détachant bien chaque syllabe, en un véritable exploit d'élocution. Il fronça les sourcils.

- Oui, bon ! Ça va ! se rendit Zackourt, j'étais avec ma maîtresse.

Chenille serra plus intensément la main d'Albéric, avec une chaleur accrue.

- Mon cher, lui dit-il sans vergogne, je l'aurais parié ! L'ennui est que votre maîtresse devra venir témoigner pour infirmer les accusations qui vont immanquablement peser sur vous.

- C'est sans problèmes ! répliqua Zackourt avec un gros soupir de soulagement, cela ne choquera plus personne. Déjà, en tant normal, ma femme s'en moquait pas mal, alors, maintenant !

- Bonsoir, Al, à Jeudi.

- Bonsoir, Thaéfasme. Et merci encore d'être venu si vite.

Ils se séparèrent, souriants. Chacun y avait gagné : Maître Chenille était parvenu à accoucher Albéric, qui n'était pas du style à se dévoiler *motu proprio* et Albéric le parvenu se sentait un grand poids en moins sur la conscience.

Il savait que la confession est un moyen efficace de soulager ses angoisses, ses névroses. Aussi la pratiquait-il assidûment avec sa maîtresse, une gentille petite normande sans problèmes, aux seins en pommes, qui valait réellement un franc coup de cidre et lui revenait nettement moins cher qu'un psy !

Il remonta l'escalier, l'esprit en repos, tandis que Chenille se dirigeait vers la porte d'entrée pour rejoindre la voiture près de laquelle Pierre l'attendait, seul, l'air infiniment serein. Cette vision l'apaisa.

Chenille mâchait des mots à vide. Ses idées, d'habitude bien carrées, rangées par thèmes dans sa boîte à cervelle, caracolaient dans les ornières du doute, se mélangeaient en un nœud inextricable, et pour tout dire : gordien.

- C'est complètement idiot cette façon qu'a Albéric d'essayer de noyer le poisson. Il complique les situations

les plus simples en prêchant la simplicité et l'éclaircissement.

Il fit quelques pas, se gratta les fesses et les trouva flasques. Chenille avait pris l'embonpoint inévitable de la cinquantaine, avec des abdominaux-bouées et des pectoraux en barbe à papa. À notre époque où tout un chacun exhibe des tatouages, il lui restait encore la possibilité de faire imprimer une immense tablette de chocolat blanc sur son ventre livide pour donner encore quelque illusion. Mais alors, il avouerait son malaise de manière implicite. Les tatouages ne sont-ils pas faits pour ça ? De toute manière, Chenille était devenu bien trop pudique pour se montrer nu, même à son miroir. Chacun ses petits problèmes, n'est-ce pas ?

Il se retourna vers la porte vitrée en fer forgée qui s'était maintenant refermée grâce à un groom automatique et au travers de laquelle flamboyait la lumière vive et bariolée du grand lustre de cristal. Une vitrine de joaillier !

Il pensa à voix haute, avec un sursaut d'indignation extrême :

- Et il me gonfle, ce type, à m'appeler Thaéfasme !

*
**

CHAPITRE DEUX

(Dans lequel le chauffeur... chauffe !)

La nuit est tombée et ils viennent de reprendre la route. C'est alors que Maître Chenille se remet au travail. Il y a en permanence, dans le soufflet en cuir de sa portière, des journaux frais que Pierre lui prépare, matin et soir. Son chauffeur est perpétuellement en quête d'un journal ou d'une bouteille de champagne, car Maître Chenille ne boit que ce somptueux breuvage et de l'eau gazeuse. Il est tellement abonné aux bulles qu'on a parfois l'impression qu'il s'exprime dans un phylactère !

Maître Chenille consulte le journal de manière très professionnelle. Il est installé commodément dans l'angle du siège arrière droit, profond, dont le cuir dégage une odeur suave et entêtante à la fois. C'est sa petite part d'animalité.

Dans la posture qu'il a adoptée, il a une vue parfaite sur le profil trois quarts arrière droit de Pierre et, en ayant pris conscience, il lui donne de petits coups d'œil rapides, acérés.

L'attraction est telle qu'il finit par délaissier complètement son journal pour se consacrer à l'observation de son nouveau chauffeur. Son nez aquilin et ses fins sourcils soulignent l'angle de la mâchoire qui donne à penser qu'il est d'un caractère et d'une volonté farouches :

- Ce monsieur doit être drôlement têtu ! se dit Chenille.

L'expression sereine de Pierre le rassure confusément. Chaque fois que son regard tombe sur lui, il sent s'apaiser ses doutes et ses craintes. Il ne pourrait pas dire réellement pourquoi, mais il perçoit que se dégage de son nouveau chauffeur une impression de force et de sérénité.

- Pourquoi a-t-on tué Mme Zackourt ?

Sempiternellement, la question tourne dans l'esprit de Maître Chenille comme une grosse mouche verte et velue dans un bocal, dont elle chercherait une sortie improbable.

Serait-ce le classique assassinat dans le but de récupérer l'héritage ? Il en a tellement vu au cours de sa longue carrière !

En fait, Maître Chenille n'a pas beaucoup d'éléments. Le plus prépondérant est que Zackourt n'était pas chez lui ce soir là. Il est rentré peu de temps avant l'assassinat, ce qui n'est pas une preuve d'innocence, bien au contraire. Et c'est Zackourt lui-même qui le dit. C'est plutôt léger !

Bon, bien sûr, il a une maîtresse. Mais c'est logique, si le couple est dissonant. Par contre, ce qui choque l'enquêteur dans cette histoire, c'est surtout que ce cher Albéric ne l'ait pas avoué d'emblée. Ça lui ressemble si peu ! Il est trop direct et spontané pour garder pour lui ce genre de cachotteries.

Au contraire, il serait plutôt le genre d'homme à s'en vanter et mettre en avant qu'il demeure encore très viril

pour son âge. Chenille l'aurait assez bien vu lui exhiber la photographie de sa jeune maîtresse en maillot et lui chanter tout le bien qu'il pense d'elle et... tout celui qu'elle lui procure. Mais, connaît-on les autres aussi bien qu'on le croit ?

On se connaît déjà si mal soi-même !

L'approche d'Albéric sur la croyance lui revenait en mémoire et il restait soufflé par la surprise. Alors ? Que ce dernier ait celé l'existence de sa jeune maîtresse pourrait bien faire partie du nouvel Albéric révélé. Non ?

Il repense à la phrase d'adieu de son ami et frissonne. Chenille n'aime pas ce titre de « Maître » qu'on lui a imposé et qui colle à son identité comme un chewing-gum à une semelle. Qu'on vous appelle « Maître » est flatteur, mais cette terminologie crée une obligation de permanence, de succès perpétuel.

Il préfère pourtant cette appellation à son prénom. Quelle idée ? Comment peut-on oser appeler un enfant Thaéfasme ?

Au fait, est-ce que Pierre aime son prénom ?

Soudain, Chenille se rend compte que ses questions-gigognes l'emmènent bien loin de l'affaire en cours.

- Pierre ? l'appelle-t-il en réussissant l'exploit de le faire sans se racler la gorge après cette longue période d'observation.

- Monsieur ? l'encourage Pierre.

- Pierre, que pensez-vous de toute cette histoire ?

C'est là que le chauffeur exprima :

- Si monsieur veut bien m'autoriser à émettre un point de vue strictement personnel, je trouve que la femme de chambre semble prendre son travail bien à la légère !

Pierre lui affirme, on s'en souvient, qu'il est intimement persuadé que la servante a participé à l'affaire Zackourt.

Me Chenille se prend alors à penser, mais est-ce bien le moment, que son ami Albéric est tombé dans le même panneau que les autres en appelant sa fille Natacha : Natacha Zackourt ! Je vous jure ! Natte à chat, natte à chasse à courre. Stupide !

Mais... la servante ! Oui, et bien ? Dans quelle mesure s'est-elle compromise ? Bien sûr, elle a laissé pénétrer cet homme dans la maison. Et comment se fait-il que lui, Chenille, lui, le spécialiste, n'ait pas pris le temps de l'interroger ?

Maître Chenille en vient à se demander si son titre a encore quelque crédit. Alors, pour détourner le flot de ses pensées moroses et le canaliser quelque peu, il demande :

- Pierre, s'il vous plaît ?
- Monsieur ?
- Dites-moi : aimez-vous votre prénom ?

S'il est des métiers où l'on apprend rapidement à garder sa surprise pour soi... Le chauffeur est bien trop rompu aux circonvolutions de la pensée humaine pour s'étonner d'une telle question. Aussi répond-il du tac au tac, dans un mode très britannique :

- C'est le mien, Monsieur !
- Au fait, vous voudrez bien me rappeler, à notre retour, qu'il faut que je fasse du sport.
- Bien ! J'y veillerai ! approuve Pierre, en notant mentalement l'information.

Chenille songe qu'il est amusant que son chauffeur s'appelle Pierre. Effectivement, que ce soit dans les livres ou dans les films, le chauffeur s'appelle toujours Pierre, le

valet Firmin, la cuisinière Odette ou Jeanne, la bonne Marie, le jardinier Nicolas et le palefrenier Hector.

- Pourriez-vous me dire avec qui vous discutiez tout à l'heure ?

- Avec Maria, la servante. Je l'ai vue passer dans le couloir, avec un petit air conspirateur qui m'a beaucoup plu. Elle s'appelle Maria Zynovia et travaille chez monsieur Zackourt depuis une semaine. Candidature spontanée.

- Bravo ! Que vous a-t-elle dit ?

- Je lui ai demandé si c'était la première fois qu'elle voyait l'homme en question. Vous savez, celui avec les moustaches ? Elle m'a répondu par l'affirmative, mais je suis sûr que c'est faux.

- Tiens ! C'est curieux ! Et pourquoi donc ?

- Tout d'abord à cause du ton qu'elle a employé et ensuite la phrase elle-même. Elle m'a dit, presque en se rebellant : « Bien entendu que c'était la première fois ! » Or, elle l'a affirmé en s'offusquant. Voilà le truc ! Si elle ne s'était pas sentie concernée, voire suspectée, un simple *oui*, aurait suffi.

- Elle se sentait accusée, voilà tout ! minimisa Maître Chenille.

- Oh non : le ton ! Le ton de sa voix était celui de quelqu'un qui se sent pris en défaut, et la ... comment vous dire ?

- Mais encore ?

- La vibration émotive qui émanait d'elle n'était pas du tout une vibration amoureuse. C'était une vibration de grande complicité, si Monsieur voit ce que je veux dire.

- Vous allez nous refaire le coup de Bruxelles ?

- Pas vraiment ! À Bruxelles, c'était du Sherlock

Poirot ou de l'Hercule Holmes : le notaire avait menti. C'était évident à cause des traces de boue sur le bas de son pantalon. Il était donc bien sorti la nuit du vol, car il avait plu. Là, c'est totalement différent, c'est la vibration de tout son être qui m'a orienté vers sa culpabilité. Tout son personnage et même sa voix, étaient dissonants. Ils sonnaient faux comme une cloche fêlée. D'ailleurs, quand je lui ai demandé si elle comptait avoir avec lui une relation suivie (et de quoi j'me mêle ?) elle m'a répondu très évasivement. Vous savez, le comportement qu'on adopte lorsqu'on est soulagé par le côté bénin de la question qui nous est posée, en regard de celle à laquelle on s'attendait ! Nous avons tous connu ça, un vilain jour de notre enfance. N'est-ce pas ?

- Bien d'accord, Pierre ! Peut-être suis-je allé un peu vite ?

- Vous aviez autre chose de prévu et le temps pressait ! concilia Pierre afin de dédramatiser. Il était important que vous auditionniez monsieur Zackourt. Je me serais occupé de la bonne.

- Vous la sentez coupable, c'est entendu, mais si jamais elle l'est réellement et qu'elle se sauve ?

- Ne vous inquiétez pas, je vous la retrouverai !

- Bon ! Si vous le dites, Pierre !

- Je vous l'affirme !

Chenille observe un moment son chauffeur en silence. Il comprend que ce dernier navigue dans un secteur frôlant le paranormal et ça le rend soudain fébrile. Comme beaucoup, il pense tout de suite *sorcellerie* ! Mais, cartésien, il se reprend :

- Dans combien de temps arrivons-nous à destination ?

- Dans cinquante-trois à cinquante-cinq minutes max.

- Parfait, je vous laisse à votre conduite.

Et Me Chenille se replonge dans la lecture de son fatidique journal, tandis que Pierre réfléchit ferme :

“ Voilà un bon point de réglé, se dit-il. La bonne, mine de rien, est partie prenante dans cette affaire et joue un rôle certainement beaucoup plus important qu’il n’y semble à première vue ! Sa voix, ses vibrations étaient celles d’une coupable. Mais quel en serait donc le motif ? D’accord, il n’y a rien eu de volé de prime abord ; sait-on jamais ? Peut-être que madame Zackourt possédait du courrier compromettant, un objet, un bijou, qui aurait fait partie de sa vie cachée ? Et, justement, où l’aurait-elle caché ? Étant donné qu’il s’agit d’une femme, j’opterais pour sa chambre, mais cela peut être dans n’importe quelle autre partie de la maison ou même ailleurs. Un coffre de banque me paraît improbable parce que ce n’est pas commode. Il convenait qu’elle l’eût sous la main à tout moment, mais les femmes fonctionnent selon une logique qui souvent nous échappe.

Cependant, un détail m’interpelle : il y avait dans la chambre, sur la commode, trois boules de cristal. Or le quartz est un catalyseur d’énergie, un amplificateur. Comment se fait-il qu’elle ait eu ce type d’objets en sa possession ?

Et pourquoi trois ?

Pierre, en crack de la numérologie mythologique, sait bien à quoi s’en tenir ! Trois, c’est le nombre de l’expression, du babil ! C’est aussi l’enfant, le jeu, le besoin d’exprimer.

La boule, c’est l’image du globe terrestre et c’est un éclateur énergétique épuisant. C’est aussi la représentation du ventre de la femme enceinte et la forme du sein

nourricier, ce qui nous ramène allégrement à notre mère la Terre, de même forme et de même fonction.

Alors, trois boules de cristal de roche, c'est la triade dévoilant le besoin de communiquer sa féminité et surtout sa maternité. Effectivement, que madame feu Zackourt ait été présidente de plusieurs institutions caritatives semble bien prouver qu'elle compensait par là un manque, un besoin impérieux de se rendre utile ; de se persuader de sa propre valeur sur les plans social et personnel.

Sans doute n'a-t-elle jamais trouvé chez son mari l'affection nécessaire à un bon équilibre et aurait-elle eu besoin de porter d'autres enfants pour parfaire sa compréhension d'elle-même ?

Pierre suspend sa réflexion pour négocier un virage en épingle à cheveux particulièrement ardu. Il a pris l'habitude de surveiller la tête de son patron dans le rétroviseur et accélère ou ralentit afin qu'elle reste toujours la plus verticale possible, sans qu'il ait à produire d'effort.

Ensuite, il reprend le cours de ses pensées et se dit que, somme toute, la vie avec les humains est comme la conduite, basée sur la négociation à perte de vue. Il convient de négocier avec tout un chacun pour accorder les violons afin qu'il en sorte une musique harmonieuse.

Rester ferme sur les prix, au lieu de pratiquer les prix de la ferme est une erreur grossière. On ne peut pas mener son chemin dans la vie si on n'assouplit pas sa démarche. Souvent, au lieu d'attaquer de front, il convient de contourner l'obstacle, de ruser ou même de laisser flotter ! Notre vie va de négociations en concessions, jusqu'à la toute dernière, celle qu'on achète dans un cimetière. Le dernier refuge.

La vie ? Beaucoup de bruit pour rien, somme toute !

En tout cas, madame Zackourt s'était lancée dans une histoire apparemment trop compliquée pour elle. Qu'elle ait été surveillée de près par sa nouvelle femme de chambre, Pierre en est convaincu depuis les premiers mots échangés avec cette dernière. Le tout étant de savoir pour qui elle travaille.

Derrière lui, son patron s'est assoupi, son journal cassé lui recouvrant une grande partie du corps. Fugacement, Pierre l'imagine hirsute, affalé sur un trottoir, clochard avec son journal ou des cartons en guise de couverture, la trompe à l'air, dépassant de sa braguette béante et souillée. Un litre de rouge est renversé près de lui. Un sourire amer fleurit sur ses lèvres.

Pierre sait qu'il en faut vraiment peu pour passer d'un extrême à l'autre. Alors, il s'accroche à son volant. Il est très conscient que s'il chouchoute Maître Chenille, c'est parce que sa propre situation en dépend.

Oh, bien sûr, pas dans le sens où, s'il était moins attentif, Chenille le virerait ! Non, plutôt dans celui où, s'il crée des situations confortables, son patron sera plus serein et pourra œuvrer plus efficacement pour le bien-être général.

Le profane n'est pas conscient que les longues périodes d'attente d'un chauffeur peuvent le pousser dans deux directions diamétralement opposées : soit il arrête de penser et conduit machinalement, mange et dort à la moindre occasion, comme un « robot organique » ; soit il se concentre *a contrario* sur des thèmes très précis et cherche à apprendre sans discontinuer, de manière à entraîner et affûter cette merveilleuse machine qu'est son cerveau.